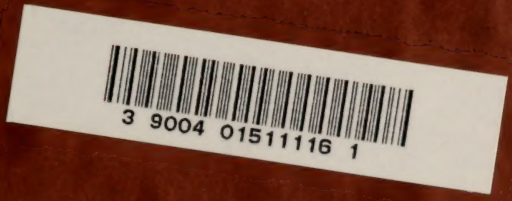
LP
FS012
1909
E53



Mgr J. M. EMARD.

I. L'ÉPISCOPAT

SON ORIGINE ET SON ŒUVRE

Allocution prononcée le 26 septembre 1909.

II. LA FEMME CHRÉTIENNE

SA MISSION SOCIALE

Sermon prêché le 13 octobre 1909.

(AU PREMIER CONCILE PLÉNIER DE QUÉBEC)

EXTRAIT DU "BULLETIN PAROISSIAL"

VALLEYFIELD

DORIS

GMA

LPF5012
1909
E53

1207506

Mgr J. M. EMARD.

F370

L'EPISCOPAT

Allocution prononcée à la Basilique de Québec, le dimanche, 26 septembre 1909, à la deuxième session solennelle du Concile Plénier.

" Repleti sunt omnes Spiritu Sancto ".
" Ils furent tous remplis du Saint-Esprit."
(Actes des Ap., c. II, v. 4)

Excellence,

Messeigneurs,

Mes frères,

Quels sont ces hommes dont il est parlé d'une façon si nouvelle et si étrange ! Quelle opération merveilleuse s'est accomplie dans leurs âmes et quelles en ont été les conséquences pour les siècles à venir: voilà ce que je voudrais tâcher de vous faire connaître au cours de cet entretien et sous le titre général de l'" Episcopat." Le sujet est vaste autant qu'il est élevé. Je ne pourrai guère qu'en effleurer les sommets, laissant ensuite à votre piété le soin de combler les lacunes, et de tirer les conclusions pratiques inspirées par la solennité même de la circonstance.

Le Fils de l'homme, Jésus-Christ est venu sur la terre pour sauver le monde. Chose étonnante et admirable à la fois, c'est parmi le monde qu'il veut se

choisir des auxiliaires qui l'aideront à accomplir et à continuer son œuvre. Il en prend quelques-uns sur les bords d'un lac, dans des barques de pêcheurs, d'autres le long de la route et comme au hasard des rencontres, celui-ci sur le seuil de sa demeure ou au milieu de son champ, celui-là derrière un comptoir de péage, tous parmi les humbles, les ignorants et les pauvres. Il les appelle en leur disant: " *Suivez-moi* " et ils s'attachent à ses pas. Il leur accorde son affection et son amitié, ils sont ses intimes. Pour eux, il abandonnera le langage trop obscur des paraboles et il leur parlera à cœur ouvert, parce qu'ils leur est donné de connaître les mystères de Dieu.

Fatigué, il les amène à l'écart pour se reposer avec lui. Ils sont les témoins habituels de ses prodiges, de ses abaissements et de ses triomphes. Avec une douceur et une patience toutes divines, il réprime leurs écarts et les habitue à la pratique des vertus à peu près ignorées jusqu'alors, et qu'ils devront plus tard porter jusqu'à l'héroïsme. Il les initie à leur ministère futur et les envoie deux à deux prêcher dans les bourgades et les villes et, pour appuyer leur parole, il leur communique même le don des miracles. Il ne veut pas qu'ils soient isolés, il les groupe au contraire sous un nom qui leur est propre, et il leur donne un chef dont l'autorité sera suprême et se perpétuera par une légitime succession jusqu'à la fin des temps. Il va même jusqu'à s'identifier en quelque sorte avec eux: " *Qui vous écoute m'écoute*, leur dit-il, *et qui vous méprise me méprise, qui vous reçoit me reçoit et reçoit Celui qui m'a envoyé.*" A la veille de sa passion et de sa mort, il les a de nouveau groupés autour de sa personne et là, dans un colloque su-

blime, il se livre à eux avec tout l'amour de son cœur divin. Il formule un testament qui leur donne sur sa personne sacrée, par le plus auguste des mystères, le pouvoir de la garder et de la maintenir toujours présente au milieu de ce monde qu'il est venu racheter. Après sa résurrection glorieuse, durant les quarante jours qu'il veut passer sur la terre avant de monter au ciel, c'est encore à ses apôtres qu'il se laisse voir le plus souvent, à eux qu'il parle, accomplissant en eux les promesses qu'il leur avait faites avant de mourir.

Pierre est bien désormais le pasteur des pasteurs, la pierre fondamentale sur laquelle repose l'Eglise ; c'est à lui que sont confiées les clefs du royaume des cieux ; il est bien le soutien de ses frères, mais les apôtres comme lui reçoivent le pouvoir de lier et de délier avec la mission de prêcher et de baptiser. Jésus leur ouvre l'esprit et leur donne l'intelligence des Ecritures, il leur promet la force d'en haut qui leur sera donnée par la vertu de l'Esprit-Saint et avec eux comme avec Pierre, ou plutôt avec tous, il sera jusqu'à la consommation des siècles. Voilà ceux qui, au soir de l'Ascension du Sauveur, rentrent au Cénacle. Ils ont avec eux la Mère de Jésus et un certain nombre de ses disciples. Ils passent dix jours dans la prière commune et dans l'attente du divin Consolateur. Entre temps ils reforment leur cadre, brisé par la trahison cupide. Mathias est élu et adjoint aux apôtres.

Enfin le grand jour de la Pentecôte est arrivé. Je laisse de côté les phénomènes extérieurs, sous le symbolisme desquels l'Esprit Saint descend sur les apôtres, et je cherche seulement ce que peut signifier cette parole : " *Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit.*"

L'Esprit Saint s'est reposé en eux et sous la forme de langues de feu a pénétré leur être tout entier et les a transformés. Ce ne sont plus les mêmes hommes. Déjà prêtres depuis la Cène, selon le langage de saint Jérôme, pour l'Immolation de la divine victime, les voici évêques par la plénitude du sacerdoce, avec le pouvoir de communiquer aux autres par l'imposition des mains le Saint-Esprit dont les grâces les inondent. Il n'est plus pour ainsi dire de limites à la puissance spirituelle dont ils disposent, et qui les fait dépositaires et dispensateurs du trésor des richesses acquises, amassées par le Sauveur, formées de ses mérites infinis. Tous les sacrements sont entre leurs mains. Ils confirment les fidèles et en touchant leur front, marquent les âmes d'un caractère nouveau, celui du parfait chrétien. Se réservant d'une manière plus spéciale le soin de prêcher et de présider à la prière, ils se créeront par le sacrement de l'Ordre des assistants, qui serviront l'Eglise à tous les degrés de l'échelle hiérarchique établie par Jésus-Christ, et bientôt même se donneront des frères dans l'épiscopat qui possèderont les mêmes pouvoirs ; par le moyen de cette génération spirituelle ils auront, jusqu'à la consommation des siècles, des successeurs ayant comme eux la dignité sublime qui s'attache à la plénitude de l'ordre sacerdotal. " *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.*"

Quand descendra sur vous l'esprit Consolateur, leur avait dit le divin Maître, il vous enseignera toute vérité. Au sortir du Cénacle les apôtres ont en effet reçu tout l'ensemble de ces vérités qui sont l'objet d'une révélation surnaturelle de la part de Dieu, et par lesquelles l'humanité tout entière se trouve élevée

à un ordre de connaissances auquel ses forces natives ne lui auraient jamais permis de prétendre ; les apôtres vont prêcher cette doctrine qu'ils possèdent complète parce que l'Esprit Saint est venu lui-même remplir leur intelligence de ses ineffables clartés. Ce sont les docteurs de ce monde. Et ceux-là seront sauvés qui croiront à leur parole et leur obéiront fidèlement. L'Esprit Saint qui confirme ainsi et complète en eux les enseignements mêmes du Christ, les garantira toujours contre toute erreur et toute défaillance.

C'est encore une prérogative découlant de la même source divine que celle qui constitue les apôtres groupés autour de Pierre, les pasteurs des âmes, les chefs spirituels des nations. Ce sont eux en effet que Jésus avait choisis pour en faire les colonnes de l'édifice dont Pierre demeurera l'inébranlable fondement. Ils seront sous un commandant suprême les chefs d'équipage du navire spirituel qui devra, jusqu'à la fin des temps, voguer avec une sécurité parfaite à travers les écueils et les tempêtes.

Le Saint-Esprit les a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu, et les Césars eux-mêmes ne pourront arrêter sur leurs lèvres la parole sacrée, ils devront obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et au nom de Dieu commander aux hommes la même soumission.

Voilà donc, mes chers frères, le collège apostolique tel qu'il a été constitué par Jésus-Christ et tel qu'il se présente au peuple au jour mémorable de la Pentecôte. Tel est l'épiscopat lui-même dans son germe, ou si vous le voulez dans son berceau. Et jusqu'à la consommation des temps, des évêques, successeurs des apôtres, se réclamant de tous les droits qui s'attachent à une descendance légitime, formeront par leur union

avec l'Evêque de Rome qu'ils reconnaîtront toujours comme leur chef parce qu'ils sauront qu'il tient la place de Pierre, l'épiscopat dans l'Eglise.

Sans doute, par une attention admirable du Sauveur et à cause des besoins plus particuliers de l'Eglise naissante, chacun des apôtres avait reçu personnellement le double privilège de l'infaillibilité doctrinale et de l'universelle juridiction. Chacun d'eux, pendant toute sa vie, prémuni contre toute erreur et ne connaissant aucune borne au champ de son ministère, pouvait partout et toujours prêcher la vérité, distribuer les bienfaits de la grâce, organiser les églises particulières, les gouverner ou leur préposer des chefs. Et ces prérogatives devaient s'éteindre avec eux. Mais de par la constitution divine de l'Eglise, ils étaient quand même rattachés en toute chose à celui que Jésus avait établi le pasteur suprême du collège apostolique, et cette constitution devait rester à jamais. C'est par sa vertu que le corps épiscopal reçoit et possède en lui-même ce qui avait été donné au collège apostolique et que par conséquent, dans sa marche à travers les siècles, il garde à l'Eglise la vérité par l'infaillibilité de son enseignement, l'unité par l'inflexibilité de son attachement au Siège de Pierre, la sainteté par le caractère de ses préceptes et l'austérité de sa discipline. Par l'Episcopat, aidé de tous ceux que la plénitude féconde de son sacerdoce lui permet de s'adjoindre dans la poursuite de son œuvre et l'exercice de son zèle, l'Eglise depuis les jours du Cénacle, depuis la disparition du dernier des apôtres a toujours fait resplendir aux regards des peuples, ces signes éclatants au moyen desquels il est facile de reconnaître la divinité de son origine et de sa mission.

Pas plus que les apôtres, les évêques ne choisissent leur état et leur carrière, il leur faut la double vocation de Dieu et de l'Eglise. Comme eux, il ont été pris d'entre les hommes pour être par leur ministère établis dans le domaine des choses qui regardent Dieu et les âmes qu'il a rachetées ; comme eux ils ont été établis par l'Esprit Saint pour régir et gouverner l'Eglise. Et si la révélation s'arrête avec le dernier soupir du dernier survivant du collège apostolique, toutes les vérités qu'elle renferme forment un dépôt sacré que l'épiscopat doit garder intact, intangible et que l'infaillibilité collective qu'il possède lui permettra de maintenir dans toute son intégrité jusqu'à la consommation des siècles.

Voulez-vous d'un coup d'œil voir à l'œuvre l'Episcopat catholique ? Durant toute la durée des persécutions il est devant les prétoires, au fond des prisons, au milieu des supplices, à la tête de ces millions de martyrs dont le sang empourpre si glorieusement le diadème de l'Eglise naissante. En face des hérésies, sous quelque nom qu'elles se produisent, l'Episcopat, défenseur de la foi, les regards toujours fixés sur celui qui doit confirmer ses frères, parle par la bouche de ses nombreux docteurs ; l'ensemble de ses enseignements protège contre toute éclaboussure la pureté parfaite de la doctrine du Christ, sa robe sans couture reste intacte.

Resté seul debout avec l'Eglise qu'il soutient dans le fracas d'un monde qui s'écroule, faisant face aux innombrables phalanges de barbares qui se ruent pour l'anéantir sur une civilisation exténuée, l'Episcopat accueille ces peuples nouveaux qui ne demandent qu'à être baptisés et à recevoir la foi

du Christ. Des nations nouvelles vont se former, l'Eglise par ses évêques présidera à ce travail d'où sortira la chrétienté. Multipliés et répandus partout, se rattachant tous au même centre par les liens de la même subordination, en dépit des distances, de la variété des mœurs, de la diversité des langues, les successeurs des apôtres maintiendront toujours et partout une même foi et un même baptême. On érige la même croix, parce qu'on adore le même Christ, on offre sur les mêmes autels la même victime, on prêche le même évangile, celui que les apôtres prêchaient sur le seuil du cénacle et par l'influence de cet évangile, de tout ce qu'il contient de vérités, de préceptes et de conseils, par l'action de l'Episcopat qui en est le dépositaire divinement constitué, le monde se transforme, reprend une voie nouvelle, entre en contact intime avec Dieu qui déverse sur lui ses bienfaits par le ministère de son Eglise.

Et quand plus tard, des continents nouveaux s'offriront comme d'eux-mêmes aux lumières de la foi, à la suite de missionnaires qui auront tenu de lui leur mission, l'Episcopat traversant les mers, viendra sur ce promotoire de Québec établir comme un point d'appui d'où il développera ensuite, en se propageant lui-même suivant l'opportunité des temps et des circonstances, son action bienfaisante par toute l'étendue de l'Amérique du Nord. C'est ainsi qu'après un temps relativement très court on compte déjà un grand nombre d'évêques répandus dans cet immense pays ; c'est une portion de l'épiscopat universel rattachée par sa filiation propre aux origines apostoliques et toujours étroitement unie au siège de Pierre. Ce sont toujours des rayons de lumière, de chaleur et de vie

jaillis d'un même foyer ; des ruisseaux remontant à une même source ; des branches d'un même arbre portant la même racine. Il est donc juste de leur appliquer ces paroles de mon texte: "*Repleti sunt omnes Spiritu Sancto*," et de reconnaître dans l'Episcopat canadien en particulier une dignité, des prérogatives, des fonctions et des droits remontant à la Pentecôte et découlant de l'effusion du Saint-Esprit.

Mais l'Episcopat, fidèle à des traditions qui remontent aux temps apostoliques, ne se contente pas du ministère isolé de ses membres dans les diverses portions de la vigne confiée à leurs soins respectifs.

De même que dans le corps humain, le sang sorti du cœur pour circuler à travers tous les membres, revient à sa source pour de là s'épandre de nouveau et reporter partout la chaleur et la vie, ainsi à des intervalles plus ou moins éloignés on verra l'épiscopat refluer vers le cœur de l'Eglise, et les évêques se grouper plus ostensiblement autour du Pape: et là dans ces assises solennelles, qui s'appellent des conciles, prendre pour le bien commun des décisions en tête desquelles ils peuvent, comme les apôtres à Jérusalem, inscrire ces paroles: "*Il a semblé à l'Esprit-Saint et à nous.*" Ce qui se fait dans ces conciles, on vous l'a dit déjà et je n'ai pas à le répéter ici, on vous a de même expliqué qu'à part ces assemblées qui amènent auprès du Pontife Souverain tous les évêques de l'Eglise universelle, il en est de plus restreintes, et dans lesquelles les pasteurs d'une région déterminée, travaillent d'un commun accord à procurer avec la gloire de l'Eglise, la sanctification des âmes dont ils ont la charge. Vous avez devant vous, mes chers frères, réunis en un concile plénier, les évêques qui com-

posent l'épiscopat canadien; n'est-ce pas quelque chose de la Pentecôte qui se passe dans cette vénérable basilique où plus de trente évêques venus de tous les points du territoire, étroitement unis dans les mêmes sentiments d'attachement à la sainte Eglise, professent la même foi, administrent les mêmes sacrements, offrent le même sacrifice et par de là les espaces, adressent au même Père commun, avec le même amour filial, le tribut du même attachement et de la même soumission.

Réjouissez-vous, mes chers frères, dans ces grandes choses que le Seigneur a faites pour vous, et, témoins privilégiés de ces augustes solennités, priez comme on priait au cénacle, pour que le Saint-Esprit descendant au milieu de nous, renouvelle l'effusion de ses grâces et qu'au sortir de ce concile l'on puisse dire vraiment, en présence des décisions prises par vos pasteurs pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand bien des âmes, des familles et de la société tout entière. "*Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.*" Ainsi soit-il.

Mgr J. M. EMARD.

LA FEMME CHRETIENNE

Sermon prêché à la grande réunion des dames de Saint-Roch de Québec, le mardi, 13 octobre, en présence des Pères du Concile Plénier.

" Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum [verbum tuum ".
" Voici la servante du Seigneur, qu'il me [soit fait selon votre parole ".
(S. Luc, c. I, v. 38.)

Excellence,

Messeigneurs,

Mesdames,

Ces paroles à peine prononcées décidaient, dans le temps, de l'Incarnation du Verbe et, par voie de conséquence, de la Rédemption des hommes. Par elles aussi, une femme se trouvait associée à ce double mystère ; sa vocation et sa parfaite obéissance devant la conduire jusqu'à la maternité divine ; la mère devant ensuite s'unir avec le Fils dans le sacrifice suprême d'où sortirait le salut de l'humanité et qui ferait d'elle-même la corédemptrice des âmes. Telle fut dans son ensemble la mission de Marie. Elle en accomplit toutes les phases, gardant dans son cœur, avec l'humilité de la servante, le "*fiat*" sublime qui la retenait toujours étroitement unie au cœur du

Dieu qui était son fils et qu'elle devait donner au monde pour le racheter. Nous la voyons à Bethléem dans le plus pauvre des réduits, penchée sur une crèche au-dessus de son enfant qu'elle adore. Nous la suivons sur la route du désert, fuyant un ennemi cruel et cherchant à l'étranger un refuge qui préserve son trésor. Plus tard nous pouvons entrer dans l'humble demeure de Nazareth où l'Enfant grandit en âge et en sagesse à côté de sa mère qui semble, par les soins dont elle le couvre, par les inquiétudes dont s'alarme sa tendresse maternelle, le préparer au ministère et aux travaux de sa vie publique. Et quand Jésus commence son apostolat, qu'il va partout prêchant, faisant des prodiges, groupant des apôtres, préludant de diverses manières aux choses mystérieuses et sublimes par lesquelles devra se consommer son œuvre, il retrouve encore sa mère qui l'assiste dans les banquets, l'attend à la porte de la synagogue, écoute pieusement ses discours, le précède au cénacle, le rejoint sur le chemin douloureux du Calvaire, gravit à sa suite la montagne du sacrifice, se tient au pied de la croix, échange avec son Fils le regard de l'amour, en même temps que dans son cœur se répercutent toutes les douleurs du divin Crucifié. Son âme maternelle confondue en quelque sorte avec l'âme de Jésus expirant, donnant à l'immolation et au sacrifice de la victime, qui est le fruit de ses entrailles, le plein consentement que Dieu lui demande, permettant ainsi que l'enfant qu'elle tient de la toute puissance divine soit la victime offerte et agréée pour le salut des hommes ; elle conquiert un titre qui consacre à jamais sa gloire aux yeux de Dieu et qui jusqu'à la fin des siècles lui donnera les droits les plus incontestables à notre recon-

naissance et à notre amour.

De même que Marie, nouvelle Eve, avait été ainsi associée au sacrifice de la croix et à l'œuvre générale de la Rédemption, comme elle et à sa suite, la femme, régénérée et réhabilitée par l'effusion du sang divin, allait désormais recevoir comme mission spéciale celle de coopérer d'une manière efficace et très directe à cette même œuvre du salut des âmes. Sa vocation sera d'être l'auxiliatrice du sacerdoce, créé par le même divin Sauveur pour faire à tous et jusqu'à la fin des siècles l'application individuelle des mérites de sa passion et de sa mort. Voilà donc désormais la véritable vocation de la femme chrétienne ; elle lui permet de redire après Marie : " *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*"

Comme pour Marie, cette vocation a ses phases diverses et si l'exercice s'en produit dans le centre restreint de la sphère qui lui est propre, les effets cependant le dépassent de beaucoup et s'étendent bien au-delà. Toutefois, c'est au sein de sa famille, sous le toit domestique, autour de ce qui est si bien appelé le foyer, que la femme, épouse et mère, réalise tout d'abord le bienfait qui s'attache à ce double titre pour ceux qui ont droit à son amour et à sa tendresse. La sollicitude dont elle entoure un berceau, le respect qui pénètre son âme en présence de ce petit être que Dieu lui a confié et qui a été régénéré dans les eaux du baptême, auquel elle donne pour ne jamais le reprendre tout l'attachement de son âme, dont elle veut conserver, plus encore que la vie temporelle, la vie surnaturelle de la grâce, qu'elle protège et qu'elle défend, tout cela déjà très émouvant et très beau, n'est encore qu'une partie bien petite de tout ce que

dépense la femme chrétienne vraiment digne de ce nom, au milieu de la famille constituée autour d'elle.

En deux mots je résume son œuvre. Appartenant tout entière, par tout l'amour de son cœur, à chacun de ces êtres qui lui sont unis par des liens sanctifiés par la grâce, elle est entre tous le ciment infrangible qui retient ensemble, qui groupe, qui rattache, qui empêche de se disjoindre ce chef-d'œuvre de la création chrétienne qui s'appelle la famille ; et toute son ambition se borne, ou plutôt se concentre à ce double objet, le seul vraiment digne de son âme, faire régner autour d'elle le bonheur par la pratique de la vertu.

C'est au sein de la famille, sous l'autorité du chef tempérée par la douceur de la mère, et dans la pratique habituelle de la soumission hiérarchique, que se forme dans la personne de chaque enfant le membre futur de la société extérieure au milieu de laquelle il est nécessairement appelé à vivre. Il importe donc que l'action qui s'exerce au foyer tende vers ce but et ici encore c'est l'influence maternelle qui se fera d'avantage sentir.

C'est elle qui couvrira d'une protection providentielle les germes naissants d'une vocation plus spéciale. C'est elle qui, par l'éducation, imprimera comme un second caractère à l'âme de l'enfant et la formera suivant ce qu'elle possède elle-même de bonté native, de noblesse dans les sentiments et d'élévation dans les pensées. Pour que le citoyen occupe dignement et avec fruit sa place, quelle qu'elle soit, au milieu de ses semblables, pour qu'il fournisse une carrière vraiment utile à son pays et qu'il atteigne même les hauteurs où seules peuvent prétendre les plus nobles

vertus sociales, il lui faut particulièrement trois choses. La première, pour refouler l'égoïsme trop naturel à l'homme, c'est une générosité féconde qui, dans la pratique, s'appellera l'amour du prochain et le portera à se pencher sur ce qui est faible, vers ce qui souffre, vers ce qui est abandonné, pour dépenser en sa faveur tout ce que son âme contient d'élan et de dévouement. Il faut en second lieu un noble courage que soutienne un caractère fait d'honorabilité et de franchise, qui produise l'intégrité de la conduite et permette, sans fausse modestie, de porter le front haut dans la conscience nette de la sincérité des motifs et de la loyauté des actes. En troisième lieu, il faut l'amour du travail, je veux dire cette mise en activité de tout ce que possède en réserve le cœur de l'homme pour être appliqué non seulement à son avantage personnel, mais aussi au profit du prochain, faisant que dans ce but l'on cherche à faire produire à ses facultés tout ce qu'elles peuvent donner, suivant l'ordre établi par la Providence dans l'organisme social.

Or qui donc plus que la femme chrétienne, plus que la mère surtout, peut accomplir cette œuvre de formation et, pour ainsi dire d'une façon presqu'inconsciente tant elle est discrète, façonner des âmes ainsi trempées. Qui donc peut leur donner d'avantage de ces vertus dont elle semble être au foyer la gardienne fidèle ; auprès de qui le jeune homme, le père lui même, pourraient-ils plus facilement renouveler chaque jour la provision nécessaire de généreuse bonté, d'énergique franchise et d'amour du travail, qu'auprès de celle dont le nom vraiment est synonyme de dévouement, de sincérité et d'infatiguable labeur ? N'est

ce pas elle par conséquent cette femme forte, dont le portrait est si bien dépeint par l'Esprit-Saint lui-même, et qui a pour mission de donner à la société des membres qui à tous les degrés de l'échelle, occupant dignement le poste que leur assigne leur vocation, sont l'honneur de leur famille, le soutien et la gloire de leur patrie.

Ajoutez à cela l'action proprement religieuse qui fait de vous, dans l'intention bien établie de Notre-Seigneur, les aides efficaces du sacerdoce poursuivant l'œuvre du salut des âmes.

C'est donc un apostolat que vous exercez et par lequel vous imprimez à tout l'ensemble de votre demeure ce cachet que seul le cœur d'une mère sainte, et d'une sainte épouse, peut mettre au front de chacun des membres de sa famille. Elle vit autant de vies qu'il y a d'âmes autour d'elle. Les sentiments qui l'animent, elles les communique à ceux qui lui sont si chers ; les enseignements qu'elle prodigue sont toujours écoutés avec fruit, ses exemples sont facilement suivis et dès lors grâce à son concours le respect s'impose pour l'observance des commandements divins et l'obéissance aux lois de l'Eglise. Les vertus surnaturelles sont maintenues vivantes dans cette atmosphère embaumée de piété et de grâce, et les traditions léguées par les ancêtres servent encore à fortifier par l'entremise de la mère, le règne de Dieu et l'empire de la religion. Oh la puissance de ce mot: la mère, ma mère ! Les enfants ne comprennent pas, et vous-mêmes, mesdames, peut-être ne savez-vous pas tout ce que ce mot possède de tendresse, de force, tout ce qu'il recèle de mystérieuses attaches par lesquelles sans s'en douter souvent, l'homme se retrouve

lui-même pour reprendre s'il l'avait laissé le chemin du bonheur dans la vertu, tout ce qu'il implique d'attirance irrésistible. Oh ! je le sais bien, toutes les mères ne sont pas également heureuses. Il en est peut-être parmi vous, mesdames, qui portent le deuil d'un ou de plusieurs disparus. Cette épreuve n'est pas la plus lourde, et vous savez où chercher et trouver les consolations dont votre cœur a besoin. Il est d'autres larmes plus amères, des tristesses plus profondes, des angoisses plus cruelles pour l'âme maternelle. Mais au moins sachez qu'à cause même de votre douleur, signe très évident de la profondeur de votre amour, vous n'avez jamais le droit de désespérer. Oh non ! Et comment donc le bon Dieu pourrait-il refuser l'appoint de sa miséricorde à l'enfant le plus indigne qui, malgré tout, porte encore au plus intime de son être, l'empreinte de l'apostolat maternel, que sa mère elle-même, d'ailleurs poursuit toujours de ses plaintes et de ses prières embrasées. L'homme même le plus dégradé en apparence, s'il a été, dans son enfance, dans sa jeunesse et plus tard encore, formé, soutenu, encouragé par le cœur, par la voix, par l'action d'une mère, d'une femme vraiment sainte, pourra bien s'égarer et longtemps peut-être ; mais comme malgré lui, décrivant un courbe rentrante, poursuivi par la grâce et aidé par les plus doux souvenirs du foyer, il finira un jour ou l'autre par venir tomber à genoux et demander à Dieu son pardon là où jadis il priait à côté de sa mère. Et c'est là le triomphe qui est le vôtre, mesdames, et c'est là la beauté et la grandeur de la mission que vous avez à remplir. Deux noms la résument : une Monique qui finit après dix-huit an-

nées par vaincre son Augustin qu'elle-même conduit jusqu'aux pieds de saint Ambroise. Une Blanche de Castille gardant avec un soin jaloux la pureté de l'enfant royal qui deviendra saint Louis.

Voulez-vous par un petit trait saisir ce qu'il y a de doux et de fort en même temps dans le nom et dans le souvenir de la mère ? Ecoutez : il y a quelques années un nouveau Pontife montait sur le trône de St-Pierre. Joseph Sarto était élu Pape.

Vous connaissez son histoire et vous savez particulièrement que si ses parents étaient dépourvus des biens de la fortune, ils avaient par contre toutes les vertus que l'on peut désirer voir réunies sous un toit chrétien. Le soir même de son élection, quelqu'un, à une heure avancée de la nuit, alla frapper à la porte de la petite cellule que le Cardinal Sarto occupait pendant le conclave. Le nouveau pape, plongé dans un fauteuil, abîmé dans ses pensées, accueille le visiteur en prononçant, oh ! avec quelle émotion, et les yeux baignés de larmes, ces simples mots : Oh ! ma mère, ma mère." C'est donc que dans ce moment suprême de sa vie, une chose dominait tout dans l'ordre de la nature, chez ce vieillard arrivé au sommet des gloires humaines ,le souvenir de sa mère. Et cette femme avait servi l'Eglise en lui donnant son chef.

Et bien ! que dites-vous maintenant de votre mission ? Est-elle assez élevée, assez noble, assez digne de vos aspirations ? Par vous Jésus-Christ est le roi des âmes et vous êtes des reines à ses côtés. Et jugez vous-mêmes combien l'Eglise serait puissamment aidée à tout restaurer dans le Christ, du moment que toutes les femmes chrétiennes se montreraient fidèles à leur

vocation. Du reste je ne veux pas omettre de signaler ici en passant ce qui aux yeux de Dieu et de l'Eglise, est à la plus grande gloire d'un bon nombre. N'est-ce pas par l'entremise de la mère que l'appel de Dieu se fait d'abord entendre au petit enfant qui veut plus tard se consacrer à Dieu. N'est-ce pas la mère qui devra protéger, pour les garantir contre toute atteinte, ces germes premiers d'une vocation religieuse ou sacerdotale ? N'est-ce pas son droit par conséquent de se réjouir dans le Seigneur du sacrifice qui la conduit à l'autel, comme Marie au pied de la croix ; elle donne son fils au sacerdoce, ou sa fille au cloître ; et ces légions d'apôtres, de religieux, de religieuses, sortis de nos foyers chrétiens, ne sont-ils pas comme l'auréole qui fait resplendir du plus vif éclat le diadème de la femme chrétienne. Oh ! que vous avez bien raison après cela de regarder avec dédain, comme étant bien au-dessous de votre dignité, ces tendances modernes qui voudraient séparer la femme du foyer, la dégager de la modestie et de la réserve de son sexe pour la jeter dans une sphère jusqu'aujourd'hui aussi étrangère à ses aptitudes qu'à son intérêt. Ces théories grâces à Dieu n'ont pas encore au moins pratiquement pénétré dans nos murs, mais nous en entendons assez souvent les échos pour voir jusqu'à quel point elles sont contraires au bonheur domestique, à l'ordre social, à la religion elle-même. N'est-ce pas en effet un renversement complet des idées chrétiennes, comme de tout ce qui tient le plus intimement aux traditions familiales que de voir la femme rivaliser avec l'homme, cherchant à envahir les prétoires, à escalader les amphithéâtres, à forcer les portes des parlements, bref à s'emparer des offices et des fonctions, que leur nature

même avait jusqu'alors réservés à d'autres.

Ce serait pour la femme se dépouiller elle-même du manteau royal et renoncer aux mérites et aux douces joies de la vie plus discrète, mais aussi beaucoup plus utile et plus glorieuse que sa vocation lui a marquée au milieu de sa famille, à l'intérieur de son foyer.

Par sa grandeur même et à cause des responsabilités qu'elle entraîne votre mission mesdames, aurait certes de quoi vous effrayer si vous n'aviez pour la remplir des moyens efficaces que vous tenez de la bonté de Dieu. A toute vocation s'attache une grâce spéciale. La vôtre a été sanctifiée par le sacrement qui vous a constituées épouses et déposait dans votre cœur la source de l'amour et du dévouement maternel. Très faibles par vous-mêmes, vous pouvez dire avec l'apôtre que vous pouvez tout en Celui qui vous fortifie par sa grâce. Il importe donc avant tout de garder fidèlement dans votre âme cette vie surnaturelle dont le principe est en Dieu, et qui vous retient étroitement attachées à lui, par laquelle tous vos actes deviennent facilement méritoires, et s'augmentent les énergies nécessaires qui se renouvellent chaque jour. Et parce que vous gardez en vous-mêmes la grâce sanctifiante, il s'en dégage comme un rayonnement de lumière, de force et de charité qui produit son effet tout autour de vous dans les âmes qui vous sont soumises. Une mère, une épouse en état de grâce, n'est-ce pas comme une sorte d'intermédiaire dont se sert le bon Dieu pour retenir dans son amour, c'est-à-dire dans le bien, ceux qui sans cet aide s'écarteraient trop facilement du droit chemin.

Vous devez donc pour conserver cette grâce et la rendre féconde, apporter dans vos prières une

ferveur, une constance, une confiance d'autant plus grande et plus profonde que cette prière elle-même, étrangère à tout égoïsme, et produite par la plus ardente charité, n'est plus simplement la supplication isolée d'une âme qui cherche son salut personnel, s'inquiétant peu du prochain, mais bien plutôt le cri d'alarme de celle qui, craignant Dieu pour ceux qu'elle aime plus qu'elle-même, semble s'oublier et se sacrifier pour les sauver. "*Oh mon Père*, s'écriait Jésus, *sauvez ceux que vous m'avez donnés*." Cette même prière ardente se murmure à chaque instant sur les lèvres de la femme chrétinne. Et comment voulez-vous qu'elle ne soit pas toute-puissante sur le cœur de Celui qui l'a prononcée le premier dans l'ardeur de son amour. Et songez à tout ce qu'une femme, une mère peut demander dans le silence de ses inquiétudes, souvent aussi dans l'amère tristesse des plus dures épreuves. Parcourez tout le cercle des souhaits que l'on peut faire pour ceux que l'on chérit le plus tendrement, depuis le bonheur temporel le plus complet jusqu'aux bienfaits les plus élevés de l'ordre surnaturel. Et voyez s'il est quelque chose qui puisse procurer leur bonheur et qui ne soit en même temps l'objet de ses prières.

Aussi bien, gardienne fidèle, sentinelle toujours en éveil, ange gardien de la maison, la femme chrétinne a fait de son foyer une forteresse inexpugnable dans laquelle, avec une sollicitude qui ne se fatigue jamais, elle conserve jalousement les trésors qui lui sont confiés. Elle sait quels sont les ennemis qui rôdent autour et cherchent à pénétrer dans cette place forte, et elle s'emploie à leur en défendre l'entrée. Elle connaît quels sont, pour chacun et pour chaque phase

de la vie, les plus graves dangers qui puissent les menacer, et son œil qui ne se ferme jamais les écarte avec soin. Elle devine, si elle ne les voit, les passions naissantes, les habitudes en formation, les tendances dangereuses auxquelles ils sont tour à tour exposés. Elle calme, elle redresse, elle corrige d'une voix toujours aimante, d'une main toujours très douce la fougue, les écarts ou les fautes. Et si malgré tant d'efforts l'un des siens échappe à sa tendresse et s'égare dans des sentiers inconnus, elle revit les jours de poignante angoisse pendant lesquels Marie cherchait son Enfant ; elle finit toujours par retrouver, atteindre et ramener le prodigue.

Ce qui fait votre force à vous, Mesdames, c'est ce qu'on devrait appeler votre faiblesse, si ce n'était plutôt un mélange de douceur et de bonté qui reproduit en quelque sorte la mansuétude irrésistible du divin Maître. Ce sont les doux qui possèdent la terre et c'est la charité, c'est-à-dire, l'amour qui domine les cœurs ; et c'est par là que vous êtes vraiment souveraines et que vous régnez sur les âmes. Cette bonté va jusqu'au sacrifice, juqsu'à l'immolation, jusqu'au don complet de vous-mêmes, de ce que vous avez et de ce que vous êtes, sans jamais mettre de bornes à la générosité innée de votre nature sanctifiée par la grâce de votre vocation. La femme chrétienne connaît toutes les joies amères du renoncement ; elle est bien souvent au Jardin des Oliviers, subissant l'agonie de l'angoisse et les affres poignantes des plus atroces chagrins. Toutes les épreuves, elle sait les subir et les porter dans le secret de son cœur. Sa santé, son repos, sa vie, les vanités du siècle, les plaisirs du monde, les caprices d'humeur, elle fait de tout une

oblation qui la transforme elle-même en holocauste ou en victime, pour le bonheur de ceux qui lui sont chers. Les joies de la maternité et les délices de la vie familiale la conduisent souvent sur le plateau du Golgotha dans la compagnie de la Vierge ; elle passe une bonne partie de son existence au pied de la croix, et si la vue du Fils et de la Mère peut calmer ses propres souffrances, elle ne suffit point cependant pour sécher ses larmes; du reste c'est en pleurant bien souvent que la femme remporte ses meilleures victoires sur des cœurs en apparence insensibles, et puisque Jésus lui-même a voulu se laisser émouvoir jusqu'à pleurer à la vue de sa chère Jérusalem, puisqu'il a versé des larmes de sang et accepté le calice pour le boire jusqu'à la lie, pourquoi refuserait-on à la femme, épouse et mère, le pouvoir dont elle dispose et que sa tendresse lui rend facile. Oh oui, mesdames, si vous avez lieu quelquefois, à des intervalles trop rares, j'en conviens, de vous réjouir sans contrainte dans les allégresses inhérentes à votre mission, vous avez maintes fois aussi à partager les douleurs de la Vierge, par lesquelles se préparait et finalement s'accomplissait le mystère de la rédemption des hommes. Les larmes, les sacrifices constants, le prestige d'une patience inaltérable, une sollicitude qui ne se fatigue jamais, une prière faite de charité et de confiance, tout cela pétri dans la grâce dont le cœur de Jésus se montre pour vous si prodigue: voilà mesdames, ce qui est à votre portée pour remplir la noble vocation qui est la vôtre.

Puissiez-vous y être toujours fidèles et par là sur la terre obtenir que Dieu soit glorifié dans l'âme de chacun de ceux qui, de quelque manière, dépendent de vous. C'est par là que vous vous sanctifierez vous-

mêmes, et que vous préparez ici bas ce bonheur éternel dont vous jouirez auprès du Dieu que vous aurez si bien servi, et au milieu de tous ceux que vous aurez sauvés avec vous.

Ainsi soit-il.